



Pascale Marthine TAYOU

Favelas d'Azil
2009

FICHE PEDAGOGIQUE ENSEIGNANTS
SERIE UN JOUR / UNE OEUVRE



MINISTÈRE DE
L'ÉDUCATION NATIONALE

MINISTÈRE DE
L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
ET DE LA RECHERCHE





Photographie : Evelyne Goupy

Pascale Marthine Tayou

1967, Yaoundé

Installation

Carton, structure métallique et néons

Dimensions variables

Favelas d'Azil

2009

Il s'avère difficile de cataloguer Pascale Marthine Tayou. Tout d'abord, parce qu'il s'est doté de deux prénoms : Pascal (e) et Marthin (e) - qu'il a féminisés. Après avoir étudié le droit, espérant que cela le mènerait à une sorte de pureté, il s'est enfui de la profession en se rendant compte que le système était corrompu. Il s'est alors tourné vers l'art, malgré ses suspicions. Artiste autodidacte d'origine camerounaise dont le jeu entre argent, pouvoir et art, inhérent à ses installations, sculptures et dessins renvoie dos à dos dominants et dominés, Nord et Sud, créateur et spectateur. L'artiste propose des pièces qui traduisent avec brutalité l'étalage des maux du monde. Littéralement absorbé par le monde occidental, ce plasticien fait partie de ces artistes qui redéfinissent les problématiques postcoloniales à travers leurs expériences européennes. Il travaille sur les contradictions identitaires créées par la mondialisation et joue sur les rapports qu'il entretient avec sa propre identité. Grand voyageur, il tire profit de ses déplacements pour interroger la culture africaine, les problématiques liées à l'émigration, et ses espoirs souvent déçus.



Photographie : André Morin

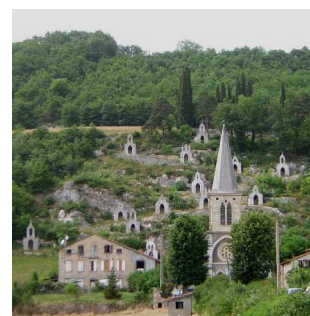
Le travail de Tayou est basé sur la prémisse que l'art ne peut être séparé de la vie. Ses installations *in situ* recyclent toute sorte de matériaux. Son utilisation de l'objet et de l'image témoigne de la circulation continue des individus dans le monde, de leur histoire personnelle et de leur culture. Son œuvre est une expérience qui se vit plus qu'elle ne doit faire l'objet de longs commentaires.



Initialement conçue pour prendre place sur les pentes escarpées de la grande rotonde, cette œuvre se présentait initialement comme un univers miniature d'habitations en carton jouxtant une structure métallique - semblable à celle d'une armature de tente. Ce qu'il interrogeait, dans cette installation, n'était autre que la question de l'habitat et de sa précarité : la grotte comme gîte, le Mas-d'Azil comme asile.

Cette préoccupation l'avait conduit à établir des rapprochements assez inattendus entre divers types de refuges : d'où la présence d'une "avalanche" de maisonnettes, plus précisément, de "favelas" où l'éclairage au néon s'insinuait - l'habitat fragile s'opposant à la massivité de la roche et à l'éclat tapageur de cet éclairage artificiel.

Il est intéressant de pointer la congruence d'un lieu très proche, dont l'étagement des édifices - certes à caractère religieux - entrain, à deux kilomètres de distance, en totale résonance avec l'aspect du dispositif mis en œuvre. Il s'agit du chemin de croix, à Maury, dont Pascale Marthine Tayou ne connaissait absolument pas l'existence.



On mesure donc ici l'importance du lieu vis-à-vis duquel l'œuvre a été pensée à l'origine. Son installation actuelle dans la nef du musée a des incidences évidentes : d'impraticable, elle devient praticable, du jeu sur différents niveaux, elle offre la vue d'un étalement sur une surface plane, d'une disposition chaotique, on passe à une répartition par regroupements, de la multitude des maisonnettes en carton, on a réduit le nombre. Le sens du titre *Favelas d'Azil* n'est plus intelligible, on ne comprend plus rien, si ce n'est qu'on pourrait aisément le remplacer à l'heure actuelle par *Lotissements*.

Cette nouvelle implantation lui confère un nouveau sens : s'il s'agit toujours d'un questionnement sur l'habitat, il porte plus, ici, sur la répétitivité formelle des résidences contemporaines qui grignotent progressivement l'espace rural, avec des zones denses de concentration horizontale, des maisons individuelles tellement serrées – voire accolées - qu'on ne peut ni y accéder, ni en sortir, bien que de grandes artères mènent aux divers "quartiers".

Le point de vue du spectateur, en plongée, associé à la miniaturisation de ces "maisons en carton", renvoie sans conteste à une vue aérienne, à une image satellitaire relayée par *Google Earth*, une espèce de cartographie de notre urbanité.

Mots clés : *in situ*, habitat, posture physique dévolue au spectateur, fragilité, installation, espace, cheminement, structure, enveloppe, rapport d'échelle, organisation, rythme, densité

Dossier pédagogique : <http://www.lesabattoirs.org/enseignants/dossiers/2009/dreamtime.pdf>